

Une Européenne en Amérique à la fin du XIX^e siècle

Marie Krysinska, poétesse, et son mari Georges Bellenger, dessinateur, font deux voyages aux États-Unis (1885-1887)¹. Observatrice attentive, Krysinska s'intéresse à l'architecture du Nouveau Monde, aux théâtres et aux musées, aux magasins, aux paysages, aux mœurs, à la vie quotidienne. Elle s'introduit dans la vie culturelle en tant qu'auteure publiant ses textes dans la revue *Fin de Siècle*². Après son retour en France, elle

¹ M. Krysinska, *Poèmes choisis suivis d'Études critiques*, Choix, présentation et notes de Seth Whidden, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2013, p. 10. Dans le *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord : peintres...* de David Karel (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992, p. 63) nous lisons : « Georges Bellenger, accompagné de sa femme Marie (Polonaise), arriva à New York le 12 octobre 1885. Ils avaient fait le voyage en première classe et n'avaient apparemment pas l'intention de demeurer aux États-Unis. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent à New York le 9 juin 1887 sur le *Pennland* en provenance d'Anvers, ils étaient citoyens américains et "résidents permanents" ». Bellenger était membre de l'équipe qui a peint le panorama *Battle of Bunker Hill/La Bataille de Bunker Hill*, un des événements de la guerre de l'Indépendance américaine.

² « *The Optimiste* de Detroit, qui ne paraît qu'une fois, et *Fin de Siècle* sont des journaux de la pire décadence. Il faut remarquer que cette dernière revue, dont l'esprit autant que le titre était français, avait commencé à paraître en 1890, quatre ans avant *Chap Book* qui n'eut que du mépris pour "that unspeakable Fin de Siècle". C'était pourtant une revue intéressante. Verlaine y publia ses *Confessions*. On y trouvait, à côté d'histoires grivoises et grossières, des poèmes en musique de Marie Krysinska, et une chronique parisienne de Catulle Mendès ». Cf. R. Taupin, *L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine (de 1910 à 1920)*, Paris, Slatkine, 1929, s. 35.

publie ses souvenirs qui prennent la forme d'articles ou de courts récits. Le thème privilégié semble y être la femme américaine, sa position dans la société, sa manière de vivre, de passer son temps, d'élever ses enfants, etc. mais aussi la vie des minorités nationales ou le fonctionnement d'un organisme social multiracial. La forme courte choisie par Krysinska impose une « discipline » créative : la portée du présupposé et la richesse du macrocosme qui approfondissent l'image explicite. Grâce à elle, le voyage auquel on est invité est une véritable aventure esthético-intellectuelle, son aspect épistémologique n'étant pas le moindre.

Les villes américaines et leurs habitants

Attirée surtout par l'être humain en tant que tel, Krysinska le perçoit et l'installe dans son environnement. Suivant la logique de la visite, l'auteure fait connaître successivement des espaces urbains : New York, Boston, Washington, leurs centres aussi bien que leurs quartiers périphériques. Elle adopte différents points de vue, ce qui diversifie et enrichit les impressions du lecteur.

L'article *New York d'été* est une présentation de la ville selon le concept suivant de l'auteure: la ville en tant que « trajet symbolique des anges précipités du ciel dans l'enfer »³. S'impose immédiatement la perspective du vol des oiseaux se raccourcissant au fur et à mesure du rapprochement de « l'enfer ». L'auteure incruste son texte de mots anglais⁴.

La *Medison Avenue*, « le ciel », placée le plus haut sur cet axe, « est exclusivement bordée par les riches hôtels et les riches églises sans distinction de culte, et fermées en dehors des heures d'offices, comme des théâtres qui font relâche »⁵. Cet aspect théâtral des églises est indiqué aussi

³ M. Krysinska, « New York d'été », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 4 octobre 1902, n° 14, p. 436.

⁴ L'orthographe des mots anglais respecte le texte d'origine.

⁵ *Ibidem*.

par l'évocation des concerts dans « quelque église en vogue » où « un piano ou même souvent l'archaïque clavecin accompagne, sur des rythmes de gigues, des cantiques agréables et enjoués »⁶. La connaissance de la Bible ne va pas nécessairement de pair avec sa compréhension ; la citation des versets de la Genèse par Missis Armstrong (citation déplacée dans la situation donnée : la défense d'un chiot dans le contexte d'un avortement récent) trahit son penchant pour le théâtre – elle s'exprime « avec une édifiante pointe de déclamation »⁷, on dirait une actrice sur la scène qui clôt un spectacle – plutôt que pour les vertus chrétiennes. Le sermon du Révérend Père Belcôme, mentionné à cette occasion et concernant « la responsabilité des hommes, non seulement envers les autres hommes, mais aussi envers les bêtes, créatures de Dieu »⁸ n'a apparemment pas été compris, l'éducation religieuse ayant entièrement échoué. Par contre, la coexistence des églises américaines « sans nulle âpreté d'antagonisme »⁹ est exemplaire.

L'espace « céleste » de New York mêle avec bonheur « la fantaisie indienne [...] aux lignes puritaines de la vieille Angleterre »¹⁰. L'architecture et l'atmosphère sont marquées par le XVIII^e siècle, « siècle colonisateur »¹¹. Le « style hybride » où « le ton rose-brun de la pierre mohicane » épouse de « superbes panneaux d'acajou vernis » ne permet pas d'oublier la civilisation dominée. Cet élargissement de l'espace au niveau de la réception contraint à ralentir la lecture, le macrocosme évoqué stimulant la réflexion – qui s'impose sous la forme d'un axe diachronique et synchronique – où se heurtent

⁶ M. Krysinska, « La journée d'une Américaine à New York », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 15 juin 1901, n° 24, p. 755.

⁷ M. Krysinska, « Famille. Croquis américain », [dans :] *Gil Blas*, 8 juin 1898, n° 6778, p. 1.

⁸ *Ibidem*.

⁹ M. Krysinska, « La journée d'une Américaine à New York », *op. cit.*, p. 755.

¹⁰ M. Krysinska, « New York d'été », *op. cit.*, p. 436.

¹¹ *Ibidem*.

l'histoire et la culture. Le macrocosme ouvert, les images anciennes envahissent l'image actuelle de la *Medison Avenue*.

La cinquième avenue « encore aristocratiquement habitée », et encore paisible, est marquée par « les industries de luxe » où « de vrais chefs-d'œuvre importés » voisinent avec « d'abominables chromos richement encadrées »¹². Ce mélange de bon goût et de kitch, avec un penchement vers ce dernier, est particulièrement visible à l'intérieur de la maison. La narratrice est introduite

dans un salon encombré des plus invraisemblables fournitures. – C'est ainsi que les Américains intitulent les mille bibelots inutiles d'un goût atroce dont ils garnissent leurs commodes, étagères et en général toute surface plane capable de se prêter à cette mauvaise plaisanterie. Ce sont [...] des objets en bois recouverts de peluche, embarbouillés de dorure, [...] une profusion effarante d'images chromolithographiées en trompe-l'œil, [...] des cadres [...] de porcelaine peinte à faire fuir...¹³

Suivant le regard et les pas de la visiteuse, le lecteur découvre un mauvais goût sensible à la publicité car partout « se cache le serpent astucieux de la réclame » qui influence apparemment la société féminine surtout, parce que ce sont les dames qui « récoltent dans les magasins ces horreurs qu'elles gardent pieusement »¹⁴. Krysinska, l'esprit novateur, placée devant « ces horreurs », ne peut se contenter d'une simple présentation et, une fois pour toutes, exprime directement son dégoût.

La descente vers « l'enfer » est marquée par le mouvement croissant. L'atmosphère sereine disparaît, on est assourdi par le « chemin de fer *elevated* » et les « cars aux clochettes tintantes sans interruption, comme un viatique porté à d'insatiables moribonds »¹⁵. La « circulation active », qui est le symptôme de la vie, est liée à la mort, la juxtaposition antithétique étant le

¹² *Ibidem*.

¹³ M. Krysinska, « Charming gentleman. Croquis américain », [dans :] *Gil Blas*, 28 juillet 1898, n° 6828, p. 2.

¹⁴ *Ibidem*.

¹⁵ M. Krysinska, « New York d'été », *op. cit.*, p. 436.

procédé structurant de l'écriture de Krysinska. La sixième avenue déborde d' « une profusion de commerces » à laquelle répond une profusion de couleurs explicite : « brique rouge », « volets verts », « chair laiteuse », « pourpre funèbre », « couleur canari », et implicite : « limons safranés », « paquets de soleil », « œufs de pigeon », « cannelle »¹⁶. On voit bien que l'auteure est sensible à l'aspect pictural des images urbaines et elle n'évite pas les formules purement poétiques pour l'exprimer. La sixième avenue, si riche en couleurs, constitue « un péril pour le flâneur rêvassier du vieux monde » qui n'est pas habitué à « l'infatigable concurrence »¹⁷.

Les rues américaines telles que la sixième abritent « une bizarre industrie » de Chinois blanchisseurs¹⁸. La narratrice arrête sa promenade pour se pencher sur la nation laborieuse des Chinois. L'auteure jette un coup d'œil curieux par les portes grand ouvertes des sous-sols pour montrer les Chinois blanchisseurs, des hommes exclusivement, en train de travailler. Le rythme du repassage incessant des bras ornés « de bracelets d'or » qui fait voler « les larges manches [...] comme des phalènes épeurées » est musicalisé par un « invisible archet »¹⁹. Le dynamisme du mouvement renforcé par

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*.

¹⁸ Le travail des Chinois en tant que blanchisseurs à New York est présenté par Krysinska dans deux articles publiés en 1894 et en 1902. Le second, « New York d'été » (*La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 4 octobre 1902, n° 14), contient une version raccourcie du premier, « Les Chinois blanchisseurs à New York », [dans :] *Le Figaro*, 22 septembre 1894, n° 38). Le fait de revenir au thème chinois témoigne du vif intérêt de l'auteure pour la situation dans le monde. La situation en Chine est un des thèmes importants de la presse française (Cf. B. de Zenzinoff, « La prépondérance de la Russie en Extrême-Orient », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 5 septembre 1903, n° 10, p. 293-297; la famine décime les Chinois à cette époque-là. Les journaux présentent des événements bouleversants tels des exécutions de prisonniers dont on donne la chair à manger aux gens qui, littéralement, meurent de faim ; p. 294)

¹⁹ M. Krysinska, « Les Chinois blanchisseurs à New York », *op. cit.*, p. 1.

la connotation musicale se heurte à l'immobilisation immédiate de la porcelaine des « plastrons des gentlemen »²⁰. Le vol « des phalènes épeurées » trouve sa continuation dans le mouvement vers le haut par l'intermédiaire des « queues de cheveux [...] roulées en vrais chignons de femmes », « ces queues par lesquelles le grand *Fôo* saisira ses fidèles pour les hisser au paradis après leur mort »²¹. Ce registre élevé est gardé dans la suite de la narration où l'imagination de l'auteure fait percevoir des blancheurs « comme de féeriques tombées de neige, comme de polaires apparitions illuminées de clair de lune »²². Elle attribue la propriété du linge aux « agneaux immaculés, ailes d'anges », pour ruiner toute illusion par la suite de la phrase : « ou, plus simplement, chemises de *miss* américaines »²³. Redescendue d'en haut, l'auteure revient à « ces anneaux encerclant des poignets d'hommes » qui signalent « un Orient équivoque, émasculé et pervers »²⁴ ; cette démasculinisation est mise en relief par le fait qu'ils sont plongés dans « les délicates fanfreluches féminines – comme des bouquets de lys et de lilas blanc »²⁵. La blancheur virginale « de cette gamme albâtréenne » fait l'harmonie (l'interférence des images) avec « d'hiératiques profils glabres »²⁶. Le crépuscule dégage le caractère sinistre d'un « chapelet de victimes pendues haut et court par quelque *lynch* sans merci »²⁷. Les « manches découragées », « les pantalons ayant perdu toute énergie », « les derniers moments de jupons », « l'agonie pâle des collerettes » s'inscrivent dans la vision fantastique d'une souffrance quasi-humaine qui fait frissonner. Cette souffrance implicite est une part de vie des Chinois considérés « comme un mal nécessaire et une

²⁰ *Ibidem.*

²¹ *Ibidem.*

²² *Ibidem.*

²³ *Ibidem.*

²⁴ *Ibidem.*

²⁵ *Ibidem.*

²⁶ *Ibidem.*

²⁷ *Ibidem.*

sorte de sauvage *du vieux monde* »²⁸. Cette sauvagerie prétendue s'efface considérablement dans le contexte d'une image à part – une jeune femme jugeant les Chinois sauvages parle d'une rate pie et de ses ratons en les présentant comme sa « petite famille », ses « *babys* » (« puisque je n'en ai point d'autres – me dit en soupirant ma propriétaire ») ; ils sont destinés à être vendus aux Chinois car ils sont « leur nourriture préférée et les paient sans marchander »²⁹. Rêveuse et triviale en même temps, l'image de Krysinska n'ennuie jamais, la découverte de l'Amérique étant la découverte simultanée de la sensibilité de l'auteure.

Mais ce ne sont pas exclusivement les Chinois qui attirent l'attention de l'auteure dans la sixième avenue qui, en été, vit sa pleine vie. Les Italiens s'occupent de la vente de fruits qui apaisent la soif, les restaurants où « un personnel nègre s'affaire langoureux » accueillent « les dîneurs » et « les dîneuses » qui mangent « sans se déganter [...], habiles et alertes comme de jeunes singettes »³⁰. L'analogie avec des animaux revient dans la description du « grand magasin de nouveautés de *Bloomindale and C^o* »³¹. Le moyen de transport des achats, « pratique et rapide », « fait songer à quelque mâchoire de monstre broyant l'argent »³². L'association au monstre, proche de la vision zolienne du roman *Au bonheur des dames*, se transforme en l'image plus humaine mais pas moins sanglante des fillettes qui y travaillent ; elles « sont uniformément vêtues de rouge vif ; on dirait quelque orphelinat d'enfants de bourreau »³³ ; on dirait un pendant de tableau tracé par Zola.

Krysinska fait voir New York de long en large, après avoir parcouru la ville de l'est à l'ouest, elle continue sa

²⁸ *Ibidem*.

²⁹ *Ibidem*.

³⁰ M. Krysinska, « New York d'été », *op. cit.*, p. 437.

³¹ *Ibidem*.

³² *Ibidem*.

³³ *Ibidem*.

visite du nord au sud. Son intention est transparente : donner une image complexe qui embrasse les lieux importants. Broadway, qui mène du haut au bas de la ville, donne « la caractéristique de la ville dans toutes ses étapes » car il « commence avec les quartiers de luxe » et « traversant rues et avenues »³⁴ mène à la mer. L'auteure choisit plusieurs espaces qui trahissent l'esprit américain. Dans un quartier riche « coulent des fleuves de diamants »³⁵ et « des vitrines immenses » accueillent des « mannequins (qui) exhibent des toilettes de dames et la dernière *fashion* pour messieurs »³⁶ et des objets de luxe. « Les théâtres, les Music Hall » exposent « leurs vedettes photographiées trois fois, grandeur nature, dans des cadres dorés »³⁷. L'ensemble est dominé par les publicités qui sont partout. Tout est démesuré, les excès de la réclame choquent le bon goût. La narratrice évite de formuler une opinion directe, sa répugnance est signalée par des figures de style telles « joues de pivoine » ou « rit comme un bossu »³⁸.

À mesure de la descente, la voie perd son caractère aristocratique, « devient populaire, lutteuse, même populacière, en approchant de Bowling Green »³⁹. C'est le quartier des émigrants les plus pauvres, « Irlandais et Italiens, pour la plupart, qui y retrouvent les taudis, la malpropreté et la misère du vieux monde »⁴⁰. Le nouveau monde est alors hétérogène, le vieux monde y existe en tant qu'inclusion, partie inhérente de la société qui élabore ses propres règles de fonctionnement. L'une d'elles est d'éviter « la misère absolue »⁴¹. L'auteure montre de quelle façon la société riche aide les plus pauvres sans blesser leur dignité. Celui qui gagne la plus

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Ibidem*, p. 438.

³⁶ *Ibidem*, p. 437.

³⁷ *Ibidem*, p. 438.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ *Ibidem*.

⁴⁰ *Ibidem*.

⁴¹ *Ibidem*.

petite somme de cinq *cents* peut entrer dans un bar luxueux, payer un verre d'*ale* et manger au buffet à volonté (c'est le gratis inclus philanthropique des riches brasseurs). À Paris, c'est impossible. La mendicité n'existe donc pas en Amérique⁴², « tout labeur est largement rétribué »⁴³.

À côté de la rade, la *Battery*, « un amoncellement de gros commerces »⁴⁴. L'engagement dans les affaires. Les docks qui ouvrent « sur l'infini et mystérieux espace [...] : *Chine, Japon, Calcutta, Californie* »⁴⁵. Le bas de la ville, son berceau, *Dawn Town* est « le Tartare des affaires »⁴⁶, terme qui évoque une répugnance de New-Yorkais élégant. Mais c'est ce lieu exactement qui a fait la fortune de ceux qui habitent la *Madison Avenue* « où s'ouvrent de larges portes en bois d'acajou, vernies comme des meubles précieux, à poignées d'argent ciselé »⁴⁷. L'auteure agrafe son étude, *New York d'été*, à l'aide de cette phrase qui est apparue au début. Cet encadrement d'un côté trahit la plume d'un littéraire, de l'autre, indique que dans la réception de Krysinska, tous les quartiers de la ville sont des éléments d'un organisme, New York, l'un faisant fonctionner l'autre.

L'espace de la grande ville n'est néanmoins pas exclusivement perçu en tant que lieu de travail. L'auteure étudie de plus près un des divertissements offerts à cette commune hétérogène. Dans l'article *Les monstres. Souvenir de New York*⁴⁸, Krysinska présente une des

⁴² M. Boucher dans ses *Souvenirs de voyage*. New-York partage cette opinion même si la cause de cet état de choses est, selon lui, différente : « En me promenant par les rues de New-York, je n'ai pas rencontré un mendiant. [...] J'ai pensé à l'horrible misère de Londres, aux bébés qu'on loue à Paris pour arracher des sous à la pitié des passants. Ici, comme ailleurs, la misère existe, mais on la dissimule ». Cf. *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 1891, n° 19, p. 595.

⁴³ M. Krysinska, « New York d'été », *op. cit.*, p. 438.

⁴⁴ *Ibidem*.

⁴⁵ *Ibidem*.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 439.

⁴⁷ *Ibidem*.

⁴⁸ M. Krysinska, « Les monstres. Souvenir de New York », [dans :] *Gil Blas*,

attractions new-yorkaises : la troupe théâtrale de Barnum composée d'« animaux savants » et de « la plus folle collection de phénomènes humains »⁴⁹. Le seul « élément » qui attire l'attention de l'auteure est « un Zoulou admirable, [...] une statue de bronze immobilisée là dans une mélancolie nostalgique des vastes horizons »⁵⁰ qui garde toujours sa dignité. Le regard de l'auteure, de même que le titre, trahit son attitude envers cette forme de divertissement – les monstres titulaires ne sont guère ceux présentés sur la scène mais ceux qui les y placent. Mais il y a aussi d'autres récréations, comme les promenades au magnifique *Central Parc*, les promenades en bateau, les musées, les théâtres et les cinémas.

Une autre ville présente dans les écrits de Krysinska est Boston, « un bijou de ville américaine avec ses maisons bâties au XVIII^e siècle »⁵¹. Celle-ci est montrée par l'intermédiaire du regard des héros. La rue principale de Boston est flanquée de « maisons rouges aux volets verts » avec des terrasses ornées de « linge blanc »⁵² étendu sur des cordes. Sur les salons de coiffure – les couleurs des États-Unis, une particularité de ce pays dont les habitants manifestent volontiers des sentiments patriotiques. Néanmoins, ce patriotisme semble mal placé parce que c'est un « mirliton démesuré », en forme de publicité, qui porte les couleurs nationales, ce qui provoque le commentaire du narrateur : « on ne sait en vertu de quel symbolisme »⁵³. Les « femmes indiennes en bois peint – dernier vestige de l'ancien peuple américain »⁵⁴ dans le rôle de publicité devant les bureaux de tabac sont évoquées avec une note de tristesse et de mélancolie dans laquelle transparait le regard sensible du narrateur. Cette

17 mai 1898, n° 6756, p. 1.

⁴⁹ *Ibidem*.

⁵⁰ *Ibidem*.

⁵¹ M. Krysinska, « Miss Flirt », *op. cit.*, p. 308.

⁵² M. Krysinska, « Ingénuité. Mœurs américaines », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 28 juin 1890, n° 26, p. 809.

⁵³ *Ibidem*.

⁵⁴ *Ibidem*.

émotion à peine signalée est plus forte dans le contact avec « Common Garden, touffu de beaux arbres vivaces, tapissé d'herbe opulente, qui fait songer à un coin de l'ancien sol mohican, échappé au massacre »⁵⁵. Et elle se renouvelle au Muséum où on voit « réunis, les bustes des plus célèbres malfaiteurs »⁵⁶. « Les poteaux télégraphiques [...] comme des squelettes de longs poissons courant à leurs affaires »⁵⁷ sont omniprésents. Tout cela est présenté au lecteur du point de vue des héros qui sont assis dans le tramway. C'est leur point de vue et en même temps pas tout à fait le leur puisqu'ils sont occupés par leurs petites affaires. Le voyage en tramway donne au narrateur l'occasion de présenter les quartiers parcourus. « Les faubourgs populeux et pauvres » sont remplis d'« une multitude d'enfants, pieds nus et cheveux en broussaille », « la plupart négrillots ou métis », qui se groupent « comme des mouches »⁵⁸ entre les ordures « étalées à terre »⁵⁹. Le seul lieu où se rencontrent les enfants sales des faubourgs et la société du tramway est la plage avec son riche étalage de fruits de mer et les Italiens qui vendent toujours leurs fruits⁶⁰. Là, les enfants pauvres jouent dans l'eau et cherchent « des cloms » à manger, ce que font également sur le sable les femmes et les hommes riches, les *cloms* étant une attraction culinaire pour tout le monde.

Une image plus précise de Boston s'offre aux yeux du lecteur par l'intermédiaire du regard de la jeune fille qui, le dimanche, fait sa promenade habituelle après la messe. On fait la connaissance de *Trémont-Street* avec ses « vitrines de bijouterie côtoyant des vitrines de marchands de cercueils, si élégants [...] les plus à la mode »⁶¹. Puis, la

⁵⁵ M. Kryszynska, « Miss Flirt », *op. cit.*, p. 308.

⁵⁶ M. Kryszynska, « Miss Flirt », p. 308.

⁵⁷ M. Kryszynska, « Ingénuité. Mœurs américaines », *op. cit.*, p. 809.

⁵⁸ *Ibidem*. Cette comparaison avec des mouches revient aussi dans le récit *Miss Flirt*.

⁵⁹ M. Kryszynska, « Ingénuité. Mœurs américaines », *op. cit.*, p. 809.

⁶⁰ *Ibidem*, p. 808-810.

⁶¹ M. Kryszynska, « Miss Flirt », *op. cit.*, p. 308.

jeune fille nous introduit à l'intérieur du *pharmacist*, « palais des dames », où « toutes les fantaisies féminines ont été prévues » ; « le bar contigu est le département de la parfumerie » rempli de « toutes les grandes firmes de Londres et de Paris », « toutes les essences »⁶². Et encore le Muséum, où on fait des visites « si instructives et si divertissantes ! »⁶³. Le ton sarcastique du narrateur concerne la galerie « des plus célèbres malfaiteurs », « des trésors de l'art du Japon » réveillant des émotions « plus riantes », une admiration pour des « tissus brodés de prestigieux paysages » et des « ivoires sculptés, grimaçant la tragédie et la comédie humaines, profondément observés »⁶⁴. Le regard de l'héroïne n'est qu'un prétexte, un moyen facilement accessible pour fournir les détails qui, selon l'auteure, valent la peine d'être connus.

La présentation des deux villes indique que l'auteure a saisi plusieurs des règles de fonctionnement de la société américaine où la richesse peut devenir la part de chacun, où chacun peut contribuer au bien-être d'un autre moins favorisé. Krysinska fait la distinction entre les caractères européen et américain, ce dernier étant plus amical pour l'individu et plus ouvert sur l'avenir. La société américaine, si elle n'est pas parfaite, a élaboré une caractéristique originale, digne d'attention et de respect.

La vie quotidienne

Dans les textes *La Journée d'une Américaine à New York et Ingénuité. Mœurs américaines*, Krysinska présente, avec des détails, les occupations d'une femme tout au long de la journée. Installée avec sa famille dans une *boarding house*, elle se lève tôt, à six heures du matin, pour prendre le petit déjeuner avec ses proches et les autres habitants puisque la table à *boarding house* est commune. On y est logé dans un appartement meublé et

⁶² *Ibidem.*

⁶³ *Ibidem.*

⁶⁴ *Ibidem.*

on prend les repas en commun. C'est « le mode d'existence le plus répandu »⁶⁵. Les femmes et les hommes ne se rencontrent que le matin et la soirée, les hommes étant entraînés par « des Affaires » toute la journée. Quant aux femmes, en été, elles se rendent à *Central Parc* pour s'y promener, là où on ressent encore « les souvenirs d'Atala et René »⁶⁶. L'auteure donne une description du parc, heureusement l'empreinte chateaubrianesque est limitée à l'évocation de l'atmosphère, le style n'étant pas touché. En hiver, les dames passent leur temps au *parlour* commun, se reposant sur des chaises à bascule. Les thèmes de conversation privilégiés sont les acteurs et les toilettes. L'auteure souligne les initiatives des Américaines qui font de la mode féminine un moyen d'exprimer l'égalité des sexes (par exemple le costume féminin). Elles n'imitent pas aveuglément la mode parisienne ; au contraire, elles l'accommodent à leurs besoins et influencent la mode sur le continent. Ce qui est moins heureux, c'est la façon de se coiffer, le narrateur se moquant ouvertement de la « coiffure américaine qui tient du clown et de l'archange »⁶⁷. La déficience des Américaines est « des lectures sans choix » prises « aux conseils de la grossière réclame »⁶⁸. Parce que ce sont

[les] femmes le plus garçonnièrement élevées, aux coutumes d'indépendance et d'émancipation, les Américaines adorent la note sentimentale, l'imagerie minaudière et mièvre, les romans où l'on meurt d'amour et de vertu, les romances jonchées de fleurs bleues.⁶⁹

⁶⁵ M. Krysinska, « La journée d'une Américaine à New York », *op. cit.*, p. 753.

⁶⁶ *Ibidem*. Chateaubriand devient un point de repère stable pour les Français qui font la connaissance de l'Amérique du Nord. Cf. M. Bouchor, « Souvenirs de voyage (1). De la Nouvelle-Orléans à Vicksburg », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 1891, n° 23, p. 725.

⁶⁷ M. Krysinska, « Ingénuité. Mœurs américaines », *op. cit.*, p. 810.

⁶⁸ M. Krysinska, « La journée d'une Américaine à New York », *op. cit.*, p. 754.

⁶⁹ *Ibidem*, p. 755.

À midi c'est le moment du *lunch*, le repas le plus important. Après on revient à la maison pour « faire un peu de musique ou de lecture »⁷⁰, ou on fait une visite, on se rend à une réception, on participe à un concert dans une église en vogue. Les convenances américaines ne permettent pas d'être en retard ; cinq minutes de retard, c'est mal vu et c'est « très grave »⁷¹. Après le repas commun du soir, les dames se rendent au théâtre ou dans la boutique du *pharmacist* pour goûter les sirops et les messieurs se rendent dans les bars « où l'on déguste le *whiskey* et le *gin* »⁷². Cette séparation des sexes saute aux yeux, la vie commune des gens mariés étant limitée presque exclusivement à la nuit et à deux repas. Les conséquences de cette manière de vivre ne tardent pas à apparaître : faute de liens forts, c'est l'hypocrisie qui naît au sein des couples (par exemple Missis et M. Robertson) aussi bien que dans les relations extra-conjugales (par exemple Missis Robertson et M. Reynolds)⁷³.

La tartuferie est un trait inhérent de certaines Américaines. Le récit *Famille. Croquis américain*⁷⁴ est une illustration frappante de leur duplicité morale. Lors d'un *five o'clock* exclusivement féminin la discussion tourne autour de l'avortement récent de l'hôtesse. La décision d'avorter est justifiée par des raisons financières – il faut être bien situé pour se permettre d'avoir un enfant. Les femmes rassemblées sont tout à fait d'accord, « [e]lles ont tant de fois passé par là »⁷⁵, et réconfortent Missis Quimby, « la jeune mère, une blonde, presque enfant, toute gracieuse et fine, aux yeux d'un bleu sésaphique »⁷⁶. L'apparence angélique juxtaposée à l'avortement – qui est décrit gaiement par la jeune femme comme une « petite

⁷⁰ *Ibidem*, p. 754.

⁷¹ M. Krysinska, « Ingénuité. Mœurs américaines », *op. cit.*, p. 808.

⁷² M. Krysinska, « La journée d'une Américaine à New York », *op. cit.*, p. 755.

⁷³ M. Krysinska, « Ingénuité. Mœurs américaines », *op. cit.*, p. 808-11.

⁷⁴ M. Krysinska, « Famille. Croquis américain », *op. cit.*, p. 1.

⁷⁵ *Ibidem*. Je souligne.

⁷⁶ *Ibidem*.

opération, pas si terrible, après tout »⁷⁷ – offre un contraste frappant, c'est un grincement d'acier sur du verre. La scène finale de la rencontre de ce cercle d'amies est encore plus forte : une jeune femme qui vient d'avorter « contemple, attendrie, le gracieux groupe formé par la petite famille (de chiens) et la fillette »⁷⁸ et prend soin de l'état de santé d'un chiot. Le comble de la bigoterie est atteint par son amie prônant la multiplication en citant des « versets de la Genèse : *Celui qui aura répandu le sang, son sang sera répandu. Vous donc, foisonnez, multipliez, croissez en toute abondance et remplissez la terre* »⁷⁹. Elle met en relief l'hypocrisie de toute la société féminine. Le texte est très court mais il frappe l'imagination. Deux scènes à peine – au boudoir et dans la cuisine – parfaitement contrastées n'exigent aucun commentaire, elles contraignent le lecteur, bon gré mal gré, à la réflexion. La condition humaine est piètre lorsque, aux yeux des femmes, la vie d'un bébé a moins de valeur que la vie d'un chiot.

Les relations sentimentales

L'amour, la relation intime entre un homme et une femme, fait l'objet de la réflexion de Kryszynska. Deux récits, *Miss Flirt* et *Charming gentelman*, tracent respectivement la vie d'une jeune fille et d'une femme mariée. La manière de développer la sensibilité émotionnelle d'une jeune fille trouve son reflet dans les émotions de la femme. La vie séparée des parents ne donne pas la possibilité de connaître leur tendresse réciproque, si elle existe. La femme vit dans la compagnie de ses amies et connaissances, l'homme se consacre à ses affaires. Une très jeune fille, introduite dans la société des femmes, s'imbibe de leur manière superficielle de penser la vie. La liberté donnée à la fille par sa mère (« On ne

⁷⁷ *Ibidem.*

⁷⁸ *Ibidem.*

⁷⁹ *Ibidem.*

vous voit pas trop souvent. – J’ai eu beaucoup d’occupations ; j’ai fait de très belles excursions. – Avec votre flirt ? – Naturellement. – *All right...* »⁸⁰) est accompagnée de la certitude de la faire agir à son gré, selon la coutume.

Dans le récit *Miss Flirt*⁸¹, qui aurait pu aussi bien porter le titre *Mister Flirt*, Krysinska présente une des coutumes enracinées dans la haute société américaine. Il s’agit d’une relation quasi-amoureuse, un flirt, qui permet aux jeunes gens, sans chaperon, de passer du temps ensemble, de voyager, etc. Il faut mentionner que, à cette époque-là, la grande presse française, effrayée par des indices de plus en plus nombreux de l’émancipation des femmes, « se lamente sur l’évolution de la jeune fille, offre volontiers l’image-présage, horrifiante, de la jeune fille américaine, délurée, émancipée, pratiquant ce que (par un emprunt tout récent) on nomme la “flirtation”. Les États-Unis servent comme image accomplie de tous les sujets d’angoisse qui s’offrent aux contemporains »⁸². Nous tenons à souligner que Krysinska ne critique pas la liberté donnée à la femme mais le manque de véritable émotion entre les jeunes gens.

Dans le texte publié dans *La Revue politique et littéraire*, la narration est faite du point de vue du narrateur et du personnage éponyme. Le discours indirect libre est le procédé préféré pour présenter les héros. Quelques lignes à peine permettent de saisir les traits importants du personnage. La façon de vivre, les coutumes, la manière de passer son temps sont indiquées juste dans la seconde phrase, qui contient une formule de répétition : « Tous les dimanches »⁸³. Celle-ci est précédée

⁸⁰ M. Krysinska, « Miss Flirt », *op. cit.*, p. 311.

⁸¹ *Ibidem*, p. 308-312.

⁸² « Albert Delpit, quand il veut résumer à quels extrêmes en est venue la jeune Française, conclut : “en un mot, elle s’est américanisée !” ». Cf. M. Angenot, « La fin d’un sexe » : le discours sur les femmes en 1889, <http://marcangenot.com/wp-content/uploads/2012/02/Fin-dun-sexe-1889.pdf>, p. 13.

⁸³ M. Krysinska, « Miss Flirt », *op. cit.*, p. 308.

d'une présentation plus que modeste de l'héroïne : « Maud Stanley a dix-huit ans »⁸⁴. Le flirt étant au cœur du récit, le personnage de Maud est accompagné d'un autre, son compagnon, décrit avec des détails. La satisfaction de Maud vient d'« un plaisir tout esthétique, les contrastes qui font de leurs personnes un ensemble réussi » et de leur compréhension « à demi-mot »⁸⁵. Leur habitude particulièrement romantique est une excursion « sur les streamers de plaisance »⁸⁶ où *Juliette* et *Roméo* admirent la féerie que leur offrent la mer et les rives, les paysages et l'architecture fantasque fournissant des émotions exquises. Les voyages la nuit en chemin de fer procurent des impressions différentes, Miss Maud étant le seul objet d'admiration. Les références aux héroïnes littéraires et à la peinture – Léonard de Vinci, Titien, Juliette, Ligeïa, Morella – trahissent plus le caractère de son admirateur que de la jeune fille. L'autre distraction qui apporte des émotions est la visite des « joyeuses plages voisines de Boston » où « [u]ne respiration de vie puissante, de franche liesse un peu barbare, flotte au-dessus des foules en mouvement »⁸⁷. Les deux « amoureux » visitent « Washington, la ville gouvernementale » qui, « avec sa population aux trois quarts nègre [...] [où] des négrillons, à peine couverts, s'attroupent sur la terre éblouissante et jouent bruyamment dans la neige » donne une impression particulière: « [o]n dirait une ville en sucre, mangée par les mouches »⁸⁸.

Le penchant réciproque des jeunes gens n'a aucune importance. Tous deux sont conscients que leur flirt est une forme de distraction bien vue dans la vie de la jeune fille et du jeune homme. Ils sont parfaitement conscients que leur avenir sera construit par leurs parents ; ceux-ci engagent des fortunes et non des émotions. La question

⁸⁴ *Ibidem*.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 309.

⁸⁶ *Ibidem*.

⁸⁷ *Ibidem*, p. 310.

⁸⁸ *Ibidem*.

de l'amour n'émerge guère, ce qui compte, c'est une situation financière satisfaisante. Il n'y a pas de mot de regret, de désespoir, de cœurs déchirés, d'amour impossible. La dernière partie du récit contraste avec les huit précédentes fourmillant des émotions réciproques des jeunes gens, qui semblaient être vraies, surtout celles exprimées dans « un véritable Eden américain »⁸⁹. Leur véracité est bien douteuse, elles font penser à un jeu dont les règles sont bien connues de tous sauf... du lecteur.

Le croquis américain *Charming gentelman*⁹⁰ est le tableau de deux Ophélie, une « vraie » et une « fausse ». En s'appuyant sur l'image d'Ophélie laissée par Shakespeare et Millais⁹¹, Krysinska construit deux personnages féminins, l'un par analogie, l'autre par inversement. La première évocation de l'héroïne shakespearienne est liée à Missis Quimby – « Blonde aux yeux clairs, au teint shakespearien, [...] rêveusement appuyée sur le balai, telle une Ophélie revenue à de plus raisonnables sentiments »⁹². Cette évocation, dans sa formule antithétique, remplit deux fonctions : en ravivant la passion et la fidélité d'Ophélie, elle trahit la fausse sensibilité de Missis Quimby, jeune femme qui raconte « ses petites frasques innocentes : une demi-douzaine d'infidélités au mari qu'elle adorait – et trois ou quatre petits avortements »⁹³. La réminiscence d'Ophélie dans la présentation de Missis Quimby sert à mettre en relief la petitesse de ce personnage et à renforcer, en tant que « comparant », la sincérité de l'émotion de la « vraie Ophélie », Fanny Flower. Le personnage de Missis Quimby offre plutôt un pendant, bien modeste et à sa mesure, de Béatrix de Balzac. Même si elle joue le rôle d'un « guide »

⁸⁹ *Ibidem*, p. 311.

⁹⁰ M. Krysinska, « Charming gentelman. Croquis américain », *op. cit.*, p. 1-2.

⁹¹ Cf. le drame de W. Shakespeare, *Hamlet*, le tableau de J. E. Millais, *Ophélie*.

⁹² M. Krysinska, « Charming gentelman. Croquis américain », *op. cit.*, p. 1-2.

⁹³ *Ibidem*, p. 2.

dans l'histoire de la relation du couple voisin, Fanny-John, donc un rôle qui fait allusion à Dante, et si « sa bouche rose pâle, préraphaélique, exhalait le soupir des Béatrix souffrantes de quelque spirituel malaise »⁹⁴, nous l'associons très volontiers à l'héroïne balzacienne, une coquette frivole, plutôt sottise, qui change d'amants comme de gants. Le reflet déformé de l'héroïne shakespearienne représente, lui, un type de femme apparemment sensible observable dans les autres récits « américains » de Krysinska. À l'opposé de Missis Quimby, l'autre héroïne, Missis Fanny Flower, est dotée, par héritage de Shakespeare, d'un côté d'une sensibilité particulière et d'un désespoir mortel provoqué par la perte de son bien-aimé, et d'une finesse, d'un « délicieux teint des saxonnes, mélancolique et frais »⁹⁵ à la *Ophélie* de Millais. On trouve aussi en elle l'innocence de Desdemone, la prédiction de la mort inévitable à la Morelle ou Ligéïa⁹⁶, sans oublier l'éphémérité de l'existence inscrit dans son nom, *flower*. Cette accumulation d'« attributs » indique l'inéluctabilité de son sort, confirmée par l'énoncé de la narratrice informée de la mort de Fanny – « aussi ne fus-je point étonnée outre mesure lorsque, [...] Miss Quimby m'apprit que Fanny Flover s'était empoisonnée »⁹⁷. Le *Charming gentelman* titulaire n'est qu'un prétexte pour parler des deux types de sensibilité féminine à l'américaine, types extrêmes où la superficialité et la profondeur jouent un rôle fondamental.

Un tableau sensuel, plein de soleil, de couleurs et d'odeurs⁹⁸ forme le décor du sentiment qui naît chez Lizzy Armstrong, âgée de quatorze ans, pour M. Reynolds, bel homme, ami de ses parents, amant de Missis Robertson. En quelques minutes « elle découvrit qu'elle était tout

⁹⁴ *Ibidem*.

⁹⁵ *Ibidem*.

⁹⁶ Cf. W. Shakespeare, *Otello*, E. A. Poe, *Morella*, *Ligéïa*.

⁹⁷ M. Krysinska, « Charming gentelman. Croquis américain », *op. cit.*, p. 2.

⁹⁸ M. Krysinska, « Ingénuité. Mœurs américaines », *op. cit.*, p. 809-10.

simplement amoureuse folle de M. Reynolds »⁹⁹. Huit jours suffisent pour que le mariage secret d'une fille de 14 ans avec un ami de ses parents ait lieu. Chez lui, ce n'est qu'un désir charnel, chez elle, une admiration pour un homme qui ressemble « à une peinture qu'elle avait vue chez un grand marchand de tableaux »¹⁰⁰ et qui a une belle position. Mais « ces choses-là arrivent tous les jours » comme l'atteste sa mère, « très agitée mais heureuse au fond »¹⁰¹.

L'esprit américain

Le récit *Derniers feux*¹⁰¹ évoque l'Amérique par l'intermédiaire de Miss Liliane, une « audacieuse Américaine », belle, « blonde et lumineuse comme un météore »¹⁰³. Ce qui constitue le clou de tout récit est éclipsé, passé sous silence, permettant au lecteur de laisser libre cours à son imagination. Une vulgaire description de la relation amoureuse entre une jeune élève et son Maître sexagénaire ne susciterait que le dégoût, l'évocation de l'*Hymne à Eros* exécutée « avec un art infini » étant une élévation sublime d'un acte tout corporel où le penchant et l'admiration réciproques font naître « une toute nouvelle étoile »¹⁰⁴. Cette éclipse est anticipée tout au long du récit par les épithètes « silencieux », « muet », « immobile », « repos », « désert ». Les « derniers feux » titulaires apparaissent à deux niveaux, littéralement « une suprême et magnifique flamme » et métaphoriquement en tant que la passion quasi-paternelle d'un vieux Maître.

Un autre aspect de l'esprit américain est présent dans le récit *L'Oncle d'Amérique*¹⁰⁵. C'est l'histoire d'un homme

⁹⁹ *Ibidem*, p. 810.

¹⁰⁰ *Ibidem*.

¹⁰¹ *Ibidem*.

¹⁰² M. Kryszynska, « Derniers feux », [dans :] *Gil Blas*, 8 mai 1898, n° 6686, p. 1.

¹⁰³ *Ibidem*.

¹⁰⁴ *Ibidem*.

¹⁰⁵ M. Kryszynska, « L'Oncle d'Amérique », [dans :] *Le Journal pour tous*, 20 février 1902, n° 8, p. 6-7.

qui, après avoir passé vingt-cinq ans en Amérique, revient dans sa Normandie¹⁰⁶ natale où il retrouve un seul parent, son neveu et sa femme. Pour mieux connaître ce parent inconnu, l'oncle garde son identité secrète. L'oncle, à la vue de la femme de son neveu – « la gorge lâchée sans vergogne sous la camisole, l'œil agressif derrière les sourcils décolorés, la mâchoire en déménagement » –, « est choqué dans ses habitudes de correctitude *yankee* »¹⁰⁷ puisque, comme l'écrit Krysinska dans son article de 1894, aux États-Unis une « tenue correcte est la plus théologale des vertus »¹⁰⁸. Connaissance faite, l'oncle épouse leur servante, très gentille avec lui, ce qui n'était pas le cas de son neveu. La perspective de l'héritage envisagé par le neveu s'éloigne à jamais. Ici, l'Amérique, d'un côté devient un prétexte pour parler de l'avarice du couple, du manque de gestes désintéressés envers un étranger, de l'autre, des remarques modestes trahissent la façon d'être américaine, où comptent l'ouverture d'esprit, la gentillesse, la propreté, la « correctitude ».

Conclusion

L'image de l'Amérique qui émerge des textes de Krysinska est multidimensionnelle. L'auteure admire le fonctionnement de la société, la solidarité sociale, d'autant plus appréciée qu'elle n'a pas son homologue en France. L'ancienne Europe semble assoupie avec ses coutumes et préjugés. Mais l'écrivaine n'est pas aveuglée par cette ouverture d'esprit et de cœur qui trahit aussi un aspect négatif : des relations sans engagements, des avortements le cœur léger¹⁰⁹. Krysinska les étudie sans les évaluer, cette dernière tâche étant celle du lecteur.

¹⁰⁶ Le mari de Krysinska, Georges Bellenger, était un peintre normand.

¹⁰⁷ M. Krysinska, « L'Oncle d'Amérique », *op. cit.*, p. 6.

¹⁰⁸ M. Krysinska, « Les Chinois blanchisseurs à New York », *op. cit.*, p. 1.

¹⁰⁹ Le problème de l'avortement n'est pas accidentel, il est abordé aussi dans son roman *La force du désir*.

Il faut souligner que Krysinska manie la forme courte avec maîtrise. L'espace présenté se multiplie grâce au contenu implicite qui s'impose en cours de lecture. L'auteure met en mouvement tout un processus d'associations qui enchaîne des temps et des éléments éloignés ; les re-constructions spatiales qui se superposent et élargissent l'image explicite sont donc inévitables. Les portraits des personnages ne sont que des esquisses de quelques phrases à peine, mais il n'en faut pas plus à Krysinska pour dégager l'aspect le plus frappant d'une personnalité. Ce procédé efficace fait penser à Maupassant et son réalisme subjectif où l'élément qui s'impose à l'auteur, qui touche sa sensibilité, détermine la perception du monde et la manière de le présenter.

Les écrits « américains » de Krysinska jouent le même rôle que les *Lettres anglaises* de Voltaire, celui d'« une immunisation » qui ouvrira l'esprit et permettra de rejeter les préjugés. L'auteure veut montrer aux Français le fonctionnement d'une autre société pour qu'ils en tirent une leçon et appliquent ce qui est bon (sur la terre française) pour améliorer la leur. Elle se montre particulièrement délicate dans les questions morales, ne terminant jamais par une évaluation directe. Celle-ci, implicite, est à dévoiler, l'ironie étant son expression cardinale. L'induction reste donc l'opération la plus appropriée pour saisir toute la richesse des scènes présentées dans les écrits de Krysinska.

bibliographie

- Angenot M., « La fin d'un sexe » : le discours sur les femmes en 1889, marcangenot.com/wp-content/uploads/2012/02/Fin-dun-sexe-1889.pdf.
- Bouchor M., « Souvenirs de voyage (1). De la Nouvelle-Orléans à Vicksburg », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 1891, n° 23.
- Bouchor M., « Souvenirs de voyage. New-York », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 1891, n° 19.
- Karel D., *Dictionnaire des artistes de langue française en Amérique du Nord : peintres...*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1992.
- Krysinska M., « Charming gentelman. Croquis américain », [dans :] *Gil Blas*, 28 juillet 1898, n° 6828.
- Krysinska M., « Derniers feux », [dans :] *Gil Blas*, 8 mai 1898, n° 6686.
- Krysinska M., « Famille. Croquis américain », [dans :] *Gil Blas*, 8 juin 1898, n° 6778.
- Krysinska M., « Ingénuité. Mœurs américaines », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 28 juin 1890, n° 26.
- Krysinska M., « L'Oncle d'Amérique », [dans :] *Le Journal pour tous*, 20 février 1902, n° 8.
- Krysinska M., « La journée d'une Américaine à New York », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 15 juin 1901, n° 24.
- Krysinska M., « Les Chinois blanchisseurs à New York », [dans :] *Le Figaro*, 22 septembre 1894, n° 38
- Krysinska M., « Les monstres. Souvenir de New York », [dans :] *Gil Blas*, 17 mai 1898, n° 6756.
- Krysinska M., « New York d'été », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 4 octobre 1902, n° 14.
- Krysinska M., *Poèmes choisis suivis d'Études critiques*, Choix, présentation et notes de Seth Whidden, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2013.
- Taupin R., *L'influence du symbolisme français sur la poésie américaine (de 1910 à 1920)*, Paris, Slatkine, 1929.
- Zenzinoff B. de, « La prépondérance de la Russie en Extrême-Orient », [dans :] *La Revue politique et littéraire. Revue bleue*, 5 septembre 1903, n° 10.

abstract

European woman in the America at the end of the 19th century

Marie Krysinska and her husband Georges Bellenger made two voyages to the United States. Being an attentive observer, Krysinska is interested in the architecture of the New World, theaters, museums, stores, landscapes, mores, everyday life. After the return to France, she publishes her memories in the form of the articles and short stories. The favored theme is the American woman and her way of being, but also the life of the minorities and the functioning of the multiracial social organism. The author admires the social solidarity, all the more impressive, for without an equivalent in France. The old Europe seems to

be dozing in its traditions and prejudices, but the writer is not dazzled by this openness of the spirit and the heart, which have also a negative aspect. Krysinska's "American" writings play the same role as Voltaire's Letters on the English – a vaccine that opens the mind and allows to cast away the prejudices.

keywords

Krysinska, American woman, the New World, American mores, multiracial organism

ewa m. wierzbowska

Ewa M. Wierzbowska est chercheuse à l'Université de Gdansk, directrice de l'Ouvroir de recherches sur la littérature francophone moderne, membre de la SERD. En 2011 elle a soutenu une thèse d'habilitation consacrée à Victor Hugo. Auteure de nombreux articles sur la littérature française et francophone, elle est passionnée par la littérature du XIX^e siècle. Son intérêt scientifique se porte sur la pragmatique de l'œuvre littéraire et la correspondance des arts. Récemment, elle poursuit ses recherches, dans une perspective des relations entre texte, arts visuels et musique, sur l'œuvre littéraire de Marie Krysinska.